

Découverte

texte Thibault Engelsen
photos Tim Jandrell,
T. Engelsen, F. Mathieu

Tanzanie

La silhouette du crépuscule

Subtile et hasardeuse, la recherche du léopard est d'abord une quête esthétique. Ce n'est qu'à l'issue d'un envoûtant jeu de piste que l'animal est susceptible d'apparaître. Mais, pour ceux qui savent la désirer, l'Afrique n'est pas avare de ses merveilles.

Émergeant enfin de la forêt,
la panthère, d'une incomparable élégance.

Tanzanie

La silhouette du crépuscule

Cette trace, c'est comme si nous la connaissions depuis toujours. Nous la croisons partout. Près de l'eau, au fond de la forêt, à l'orée de la plaine, au sommet de la colline, sur la piste, partout. Une belle trace, régulière. L'empreinte du pied avant bien large, celle de l'arrière plus oblongue. Il va et vient. Il maraude. Il arpente son royaume, protégé par la nuit, comme une sentinelle invisible sur un chemin de ronde silencieux.

Alors, saison après saison, nous essayons tout. Nous disposons des appâts aux endroits qu'il parcourt. Là où la trace, au petit matin, se dessine sur la poussière blanche. D'abord le long de la piste, nuit après nuit. Mais il ne vient pas. Puis dans la forêt broussailleuse qui s'étend le long de la paroi rocheuse surplombant la grande plaine et, plus loin, le petit marécage. Une jeune femelle prend l'appât, s'y nourrit deux nuits de suite, puis s'en va. C'est bien son droit. Mais lui ne se montre toujours pas.

Nous tentons notre chance dans le ruisseau de sable blanc qui descend de la montagne et serpente dans la sombre forêt, avant de rejoindre la grande rivière et ses eaux cristallines. La première nuit, deux lions vagabonds trouvent la viande que nous avons accrochée. Malgré la hauteur, pareils à des équilibristes, ils parviennent à grimper et dévorent le tout. Le tronc porte les stigmates des griffes qui s'y sont enfoncées, l'arbre saigne d'une sève ocre et collante. Les ombres du crépuscule apportent les bruits denses de



En haut : l'équipe de chasse repère les lieux. La connaissance du territoire est primordiale pour la chasse des fauves. Ci-contre : marche dans la grande forêt, un biotope de prédilection pour le léopard.



l'Afrique qui nourrissent notre sommeil et nos illusions. Les nuits sombres et mystérieuses se succèdent. Et le léopard, quant à lui, demeure invisible.

C'est une chasse ambitieuse et incertaine que nous menons. Il s'agit de tromper le fauve, de le leurrer avec un repas postiche pour le faire venir à nous. Il est une règle qui régit le monde sauvage et assure sa résilience : l'opportunisme. Malgré la discrétion de la bête, sa méfiance, un jour, le léopard viendra tourner autour de l'appât. C'est plus fort que lui, l'odeur est trop puissante. Il ne peut se soustraire à cet instinct.

Les jours passent et les appâts, accrochés aux grandes branches, se balancent, intacts. Le succès de notre quête ne peut être que le fruit de la persévérance et de l'intuition. C'est s'imaginer bête fauve et anticiper les déplacements du léopard, connaître son parcours, ses passages obligés. C'est trouver la trace de la nuit et concevoir son chemin pour la nuit qui vient.

En taumachie, la *querencia* est un territoire de l'arène, aux contours invisibles, que le taureau affectionne parce qu'il s'y sent en sécurité, et dans lequel il cherche invariablement à se réfugier lorsqu'il n'est pas provoqué par la cape ou par la *muleta*. Il faut aller chercher le léopard dans sa *querencia*. Il faut trouver ce lieu qui est son repaire de solitude et vers lequel ses errances, toujours, le ramènent.



J'ai déjà cartographié dans ma tête toute cette partie de la vallée, les escarpements, la plaine de graminées, l'eau, la forêt sombre, les méandres de sable qui s'y engouffrent. Je revois, saison après saison, sa trace que l'on trouve ici, puis là. Depuis un moment déjà, j'ai l'intuition qu'il faut persévérer dans le korongo, la petite rivière asséchée, que c'est ici son grand chemin.

Avec Lagolie, le pisteur masaï, nous nous y rendons. Nous marchons dans le korongo. Méandre après méandre, nous enfonçons dans la forêt. Cette forêt est plus profonde, plus grande et plus dense encore que nous l'imaginions avant d'y pénétrer. C'est une forêt très noire, une bonne forêt pour les éléphants qui s'y cachent et s'y reposent. Nous marchons dans le lit asséché de la rivière. Mais la trace du léopard, si elle est là, est indiscrète. La couche de sable sec est trop épaisse. Des animaux sont passés là, mais on ne sait pas ce qu'ils sont. Les empreintes sont délicates à déchiffrer. Cette trace peut être celle du léopard, mais elle peut aussi bien être celle d'une autre bête.

Les indices sont minces, mais l'endroit est suffisamment mystérieux pour qu'il puisse servir de retraite à la panthère. Nous trouvons une belle branche, portée à l'horizontale, qui émerge de la forêt et surplombe le lit à sec. Nous y suspendons l'appât. Dans la forêt, nous répandons l'odeur pernicieuse de la viande fraîchement tuée.

La nuit qui suit, il ne se passe rien. Mais la seconde est bien celle du léopard. Quelque part dans les ténèbres, le fauve respire les effluves âcres de la viande. Portés par le vent, piquants et savoureux, irrésistibles. À la méfiance instinctive s'oppose, comme une éternelle faiblesse, le tiraillement de la faim. Dans la nature comme ailleurs, les affamés sont ainsi, ils surgissent un beau jour des entrailles de la brousse comme les démons jaillissent de la nuit.

Le lendemain matin est un matin comme les autres, doux et plein de promesses. Dans le mess silencieux, les odeurs crues des chaumes humides de rosée se mêlent à celles du café brûlant. Nous quittons la tiédeur du campement et nous enfonçons dans la brousse nimbée de brouillard. L'aube naissante déploie ses brumes roses sur la rivière froide. Des escadrilles d'oies d'Égypte gagnent l'amont en frôlant la surface. Plus loin, sur l'autre rive, on devine un grand troupeau de buffles qui progresse dans les roseaux. Les hampes blanches se balancent au gré du mouvement des bêtes et c'est alors comme si les roseaux qui vibrent, l'eau qui glisse, les brumes qui montent de la terre, tout n'appartenait qu'à un seul corps, qui frémit lentement et qui s'éveille sous les caresses de la lumière; le corps de l'Afrique tout entière.

Nous partons inspecter les appâts. Nous ignorons encore que, là-bas, dans le korongo de sable blanc, le léopard est venu, qu'il est monté sur la branche et qu'il n'a pu résister à ces agapes tombées du ciel. Nous ignorons encore que, pour la première fois, nous nous rapprochons de lui et que le destin nous mène enfin les uns à la rencontre des autres.

L'épaulé de bubale a été remontée et est maintenant posée à plat sur la branche. Les chairs rouges sont déchirées jusqu'à l'os, et des morceaux de peau mêlés de poils pendent, grisâtres et sales, mâchés et broyés, couverts de mouches. Le tronc de l'arbre est lacéré de profondes entailles. Les puissantes pattes y ont cherché prise, les griffes acérées s'y sont enfoncées et l'ont meurtri jusqu'à la sève. Dans l'air humide du matin, il



En haut : la préparation de l'appât conditionne le succès de la chasse. Ci-dessus : la trace d'un beau mâle, fraîchement imprimée sur le sable humide. C'est l'indice que l'on recherche.





Le léopard a trouvé la viande. Susplicieux, il scrute les alentours avant de s'en repaître.

y a peut-être l'odeur rance de la viande, mais il y a surtout l'odeur du fauve, lancinante, envahissante.

Je trouve fascinante la dichotomie entre l'esthétisme absolu de la panthère et l'intense sauvagerie de son festin nau-séabond. La robe tachetée, le regard jaune si profond, le mouvement d'une incomparable grâce, son extrême discrétion, ses courbes douces, ses goûts de solitude. Voilà une beauté qui approche la perfection et qui ne veut pas se montrer, qui n'a que faire de tous les êtres, même de ses semblables. C'est bien la marque d'une élégance véritable, sans fards et dénuée de toute arrogance. Voilà surtout une bête fauve au paroxysme de l'esthétisme mais aussi de la bestialité. Car c'est une beauté tueuse, un éclair primitif, qui jaillit des ténèbres pour mordre à la gorge, qui fait festin de sang, d'entrailles, et qui se laisse séduire par les charognes noircies au soleil de midi.

À quelques dizaines de mètres de l'arbre, il y a entre deux rochers une petite flaque d'eau trouble. Sur la terre humide, là où il a posé sa patte antérieure pour se baisser et laper l'eau, la belle trace en étoile se dessine. Elle dit que c'est bien lui qui est venu trouver l'appât, le beau mâle que nous convoitons.

Sur le léopard d'Afrique...

Espèce extrêmement adaptable, le léopard (*Panthera pardus*) est le félin à l'aire de répartition la plus répandue. Il est présent dans la majeure partie de l'Afrique sub-saharienne, dans certains pays de la péninsule arabique et dans la plupart des pays d'Asie du Sud. Délicate à observer dans son habitat naturel du fait de ses mœurs nocturnes et de sa discrétion légendaire, les scientifiques s'accordent à dire que la sous-espèce africaine n'est pas en danger. Il est complexe, voire impossible, de donner une estimation de la population car les animaux demeurent le plus souvent invisibles et vivent parfois dans des lieux difficilement accessibles. Extrêmement réglementée, la chasse sportive demeure légale dans certains pays d'Afrique, avec la délivrance stricte de quotas, l'animal étant protégé au titre de l'annexe I de la CITES. La principale menace pour le léopard est la destruction de son habitat par les activités humaines, le braconnage pour sa peau et les conflits directs avec les populations lors des attaques sur le bétail.

– *Alikula sana*, dis-je en retournant près de l'appât. Il a beaucoup mangé.

– *Ndiyo*, dit Lagolie, *ana njaa sana*. Il est affamé.

– Il va revenir ce soir, dis-je à nouveau.

– Il va revenir, bien sûr, dit le masai. *Atarudi kabla ya usiku*. Il va revenir juste avant la nuit.

Nous avons déjà pris place dans la *boma* et, maintenant, débute la longue attente. Nous nous sommes placés à bon vent, à une cinquantaine de mètres de l'arbre, un peu en hauteur sur l'autre rive du korongo. Je fais l'hypothèse que le léopard, s'il vient, arrivera soit par la forêt qui est sur l'autre rive, soit directement par le lit de la rivière asséchée. La *boma* est un petit affût camouflé par les branches et les pailles. Il se fond parfaitement dans l'environnement alentour. Les oiseaux n'y voient que du feu et volent par-dessus le nouvel amas de broussailles sans même sembler le remarquer. Mais je sais qu'il n'en sera pas de même pour le léopard. Malgré nos précautions pour rendre la *boma* la plus naturelle possible et la plus invisible qui soit, lui verra d'emblée que ces herbes, que ces branches, n'étaient pas là la nuit dernière. Il en sera troublé, il scrutera avec insistance notre mince cache, puis peut-être viendra-t-il tourner autour, pour la voir de plus près, pour la renifler, pour comprendre. Alors nous sentirons son souffle tout proche et, immobiles dans notre petit coin obscur, le cœur battant, notre subterfuge nous paraîtra soudain bien léger.

Dehors, il fait encore grand jour. Dans une heure, viendra la nuit. En Afrique orientale, sous l'équateur, le crépuscule est un moment très fugace que l'on devine seulement, embrasé de rouge, avant que l'obscurité ne dévore tout. Puis c'est déjà la nuit qui s'avance, pesante, implacable. Cet instant fragile, insaisissable, c'est l'heure du léopard. C'est là qu'il se met en maraude, qu'il revient chercher sa pitance dans la lumière disparue. Nous l'attendrons jusque-là. Puis, s'il le faut, jusque'à ce que les ombres s'étirent sous la lune, et bien après encore.

La lumière se fait plus douce. L'air se rafraîchit. Maintenant le soir approche. La brousse est calme et nous attendons toujours. Je m'accroche à mon livre pour ne pas sombrer. Il y a un vrai privilège à attendre ainsi dans la clandestinité. Le monde sauvage ignore notre présence. Pour une fois, nous faisons presque partie intégrante de ce tout qui s'étale devant



nos yeux. Nous contemplons, nous écoutons les oiseaux, les insectes, ces menues vies qui s'agitent tout autour.

Les pensées affluent, convoquant d'autres lieux. Pourtant il faut rester sur le qui-vive, scruter les alentours à l'affût d'un mouvement furtif, écouter les sons et jauger le moindre craquement, le moindre cri d'oiseau, qui peut annoncer la venue d'un animal. C'est là la magie de cette attente. La nuit arrive et l'Afrique bruisse. Rien ne se passe, mais tout peut arriver. Un léger froissement dans les herbes et le cœur s'emballa.

Je viens de comprendre que le léopard est déjà arrivé. Dans la forêt, sur la berge d'en face, il y a eu les petits cris d'alerte lancés par les singes vervets angoissés. Maintenant je sais que c'est lui, qu'il est là, qu'on ne peut pas le voir encore, mais qu'il va venir. Les minutes coulent puis le jour s'estompe. Nous n'osons plus faire un geste. Nous respirons comme on respire quand on attend quelque chose qui est là mais qui ne se décide pas à venir.

Alors, soudain, dans le crépuscule mauve, le léopard feule. C'est une série saccadée de souffles très rauques et gutturaux, qui semblent venir du fond de son corps, de très loin. Un bruit étrange et pénétrant, sauvage, qui glace et pétrifie tout ce qui est autour. Quand la panthère est proche, celui qui l'entend pour la première fois rentre d'instinct la tête dans les épaules. Il a alors l'impression que la bête est furieuse et il sent comme si quelque chose était en train de venir, là au creux du ventre, juste sous l'aîne, là où naît la peur.

Le léopard doit se trouver dans la forêt, à une centaine de mètres environ de l'appât. Il feule simplement pour dire qu'il est là, que cette viande est à lui, qu'il va venir. Il ne feule qu'une seule fois, puis le silence retombe, lourd et angoissant, et plus rien ne bouge.

De longues minutes plus tard, on ne voit plus que des ombres. Le léopard est tout près, sur l'autre rive. Je ne le vois pas mais je sais qu'il vient, car je l'entends marcher sur les feuilles qui craquent. Puis, à une trentaine de mètres en contrebas de la *boma*, à découvert au milieu du korongo, je devine finalement les contours de son long corps de panthère qui s'étire sur le sable blanc, couché sur le flanc, la tête haute, paisible, la queue dessinante dans l'air des volutes imaginaires.

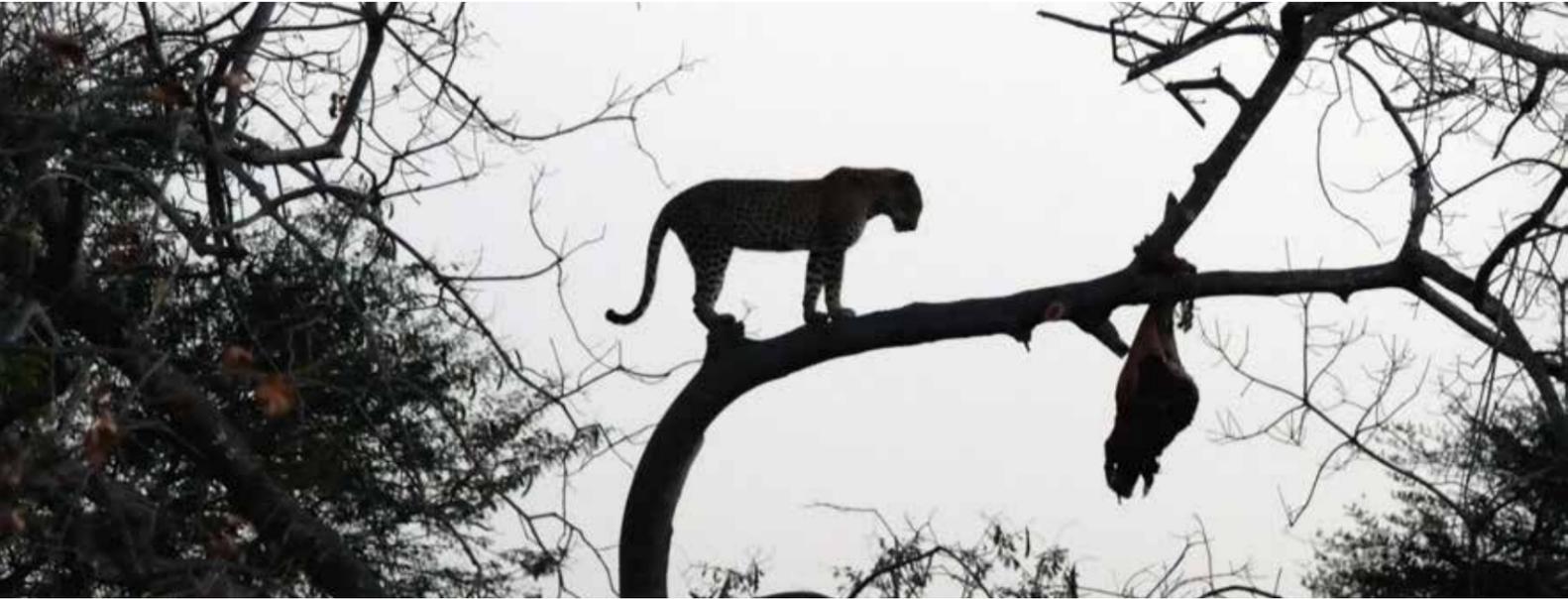
Ainsi tu es venu, vieux chat. Toutes ces années pour trouver ta retraite. Tant de ruses fomentées pour enfin t'apercevoir. Tu te prélasses sur le sable moelleux et je te trouve d'un coup bien présomptueux. C'est que la viande est là et

que tu es certain de te rassasier. Quand, dans le ventre, les crampes s'apaisent, alors tout va bien. Mais il y a d'autres choses qui sont là, d'autres choses que tu ignores, mais je ne peux pas te les dire encore.

C'est seulement lorsque la nuit a déjà tout englouti qu'il grimpe à l'arbre. La silhouette du grand fauve se découpe en ombre chinoise sur le ciel couleur tempête. Il se tient debout, parfaitement immobile sur la branche. Il semble nous regarder mais je ne parviens pas à distinguer ses yeux avec exactitude, et c'est décidément le spectacle le plus envoûtant que la nuit puisse offrir.

En haut : la préparation de l'affût. Rien ne doit être laissé au hasard. Ci-dessous : sous le couvert de la *boma*, la longue attente débute, aux aguets du moindre mouvement.





Tout pourrait s'arrêter là. Cette vision de la panthère en contre-jour projetée par la nuit n'est-elle pas suffisante ? Existe-t-il autre chose qui n'y soit pas contenu ? Nous l'avons fait se montrer et, loin du monde, sur le ciel d'Afrique, s'est dessinée pour nous seuls la grande silhouette horizontale. Il s'en dégage une beauté très pure, légèrement émouvante, mystérieuse mais éblouissante. Tout pourrait rester ainsi.

Mais il y a cette autre vérité, plus nébuleuse, qui veut que tout ce qui est beau, l'homme veuille toujours se l'accaparer. On peut opposer à cela la vanité de la convoitise, mais l'instinct de chasse, lui, profondément ancré, irrévocable dès lors qu'il apparaît, demeure, envahissant, brûlant comme jamais.

Peut-être faut-il simplement faire comme si les instants qui suivent n'existaient pas. L'instant où la silhouette bascule dans la nuit, éprouvant le vide comme un sac de grain jeté du grenier. Puis celui, archaïque, où l'on pénètre dans les ténèbres pour récupérer la dépouille encore chaude et l'emporter avec nous, loin d'ici, avant que les hyènes ne puissent l'éventrer ; puis la dévorer.

L'Afrique sauvage est cette terre où la beauté peut, sans crier gare, s'effondrer dans la poussière. Mais la vie est ainsi faite ; c'est invariablement dans la disparition qu'elle puise

Tandis que la nuit se lève, apparaît la silhouette tant espérée.

un souffle nouveau. L'Afrique véritable, celle des hautes herbes et des forêts impénétrables, est moins le monde d'innocence que nous souhaiterions qu'elle soit qu'une contrée obscure, primitive et tout à fait insondable. Venu des profondeurs de la brousse, le murmure des fauves ne porte aucune plainte, aucun remords, il demeure simplement mal connu, inaccessible. La pitié, le sentiment ou la compassion, si désirables soient-ils, si brillants soient les accoutrements dont nous voudrions bien les parer, seront toujours étrangers à sa nature.

Cette nuit-là est déjà derrière nous. Mais on pourra toujours y revenir, s'y accrocher plus tard, et elle réapparaîtra alors, lumineuse, sous la forme du souvenir. Nous prenons place dans le petit bimoteur qui est venu nous extraire de cette vallée lointaine. Nous survolons la grande rivière bordée d'océans de roseaux et, plus loin, les forêts sombres et mystérieuses qui engloutissent les éléphants. Se remémorant le jour où elle quitte l'Afrique, la survolant en compagnie de Bror Blixen, Beryl Markham, l'aviatrice intrépide, écrit ceci : « *Bien sûr, nous reviendrions, mais (...) l'Afrique, visiblement, n'avait pas conscience de notre départ, elle ne s'en souciait pas. Tout finit par retourner vers elle, même d'aussi minces personnages.* » ♦

CARNET DE VOYAGE

L'organisation et le territoire

Le safari a été organisé par **Safaria**. Il s'est déroulé sur un territoire de plus de 300 000 hectares, situé dans la partie sud-ouest de la Game reserve du Selous, plus grande aire protégée d'Afrique.

Très montagneuse, avec de vastes forêts, et irriguée par de nombreuses rivières, la zone est particulièrement riche en grands animaux. Safaria emploie des guides de chasse professionnels français opérant en Tanzanie depuis longtemps.

Contact : info@safaria-car.com

Comment s'y rendre ?

Depuis la France, il existe des vols quotidiens vers Dar es Salaam avec SwissAir (via Zurich). On se rend sur la zone de chasse en avion privé (1 h 30 de vol depuis Dar es Salaam).

L'hébergement

Campement traditionnel en toile et en matériaux naturels,

construit au bord de la rivière. L'hébergement s'effectue dans de vastes tentes disposant de tout le confort nécessaire. Le chasseur dispose du camp, du territoire, du guide et du personnel de manière exclusive durant toute la durée du safari.

